

Une emprise insidieuse

Troisième enfant de ma famille, je suis né en 1977 à Paris. J'ai deux sœurs et un frère. Mes parents se sont séparés lorsque j'avais trois ans, dès lors nous ne vîmes mon père qu'aux vacances. Sa maladie l'empêchait de supporter longtemps notre chahut familial. Elle l'avait amené progressivement à quitter son métier d'informaticien pour devenir jardinier, puis gardien de nuit à Toulouse. La reliure traditionnelle occupait tout son temps libre.

Avec son seul emploi de secrétaire, maman aurait eu des difficultés à nous élever seule, mais elle a pu compter sur le soutien efficace de sa grande famille.

J'ai donc grandi à Versailles, dans la maison de mes grands-parents maternels. Cette maison vit au rythme des allées et venues de mes cousins, une cinquantaine du côté de ma mère, près d'une vingtaine du côté de mon père. La famille de ma mère, plutôt intellectuelle, se compose majoritairement d'avocats. Du côté de mon père, ce sont plutôt des industriels ou des commerçants.

J'ai reçu une éducation catholique traditionnelle : catéchisme familial, collège Saint-Jean-de-Béthune, scoutisme d'Europe, abonnements à *Famille chrétienne* et à *Spectacle du monde*, musique classi-

que, etc., dans un entourage très masculin : établissements pour garçons de la primaire au lycée, scoutisme, rugby... Je n'avais quasiment aucun contact avec les filles en dehors de mes cousines, de mes sœurs et de leurs amies. Aucune rudesse ou cruauté cependant dans cet environnement 100 % viril. Dans ce milieu assez élitiste, sans drogue ni violence, les idéaux promus étaient le partage et le respect de l'autre.

Durant mon temps libre, je lisais, allongé sur mon lit, en écoutant de la musique. Peu enclin à l'étude (j'ai redoublé ma quatrième), je préférais le rugby pour lequel j'étais assez bon – mon équipe ayant joué en ligue A junior. J'ai d'ailleurs été sélectionné dans l'équipe départementale.

J'étais pieux. Comme tous les membres de ma famille j'allais au catéchisme et entretenais avec l'aumônier de ma troupe de scouts des rapports chaleureux et confiants. C'est précisément au cours du premier camp de patrouille à l'abbaye de Fontgombault que j'ai ressenti, à douze ans, le désir de me consacrer à Dieu. Je baignais dans la liturgie de la semaine sainte. Les offices célébrés en latin duraient plus de quatre heures, mais je ne voyais pas le temps passer. La vie monastique m'attirait. Mon désir ne relevait pas de l'illumination et encore moins d'une décision définitive. Simplement, je me sentais si bien dans ce milieu que l'idée m'est venue naturellement. Dieu était le plus important,

je voulais consacrer ma vie à approfondir ma relation avec lui, à le faire connaître autour de moi.

À Versailles, bastion du catholicisme, être jeune et pratiquant n'a rien d'original, tout mon entourage allait à la messe. Il me semblait cependant que, d'une manière générale, les gens manquaient d'enthousiasme, de conviction. Le catéchisme à l'école n'était pas très vivant non plus. On y parlait de Moïse et de saint Paul, assez peu de Jésus ou du sens de la vie.

Le fait d'apparaître comme un peu à part aux yeux de mes camarades non croyants, loin de me déstabiliser, renforçait ma foi. Mon style de vie différait du leur, mais je l'assumais. L'exemple de ma famille profondément croyante et ce que

je vivais au scoutisme m'incitaient à passer outre les moqueries. Face au marasme spirituel, il restait des gens qui ne se cachaient pas d'être chrétiens, assumant des idéaux élevés qui étaient également les miens.

J'ai connu l'Opus Dei par ma mère. Elle en avait été membre, d'abord surnuméraire, puis numéraire. Elle l'avait quittée mais, en esprit, elle lui appartenait toujours. Elle y comptait encore beaucoup d'amies qui lui apportaient un réel soutien. Quant à mon père, il faisait bénéficier le centre de Toulouse de ses talents de bricoleur et trouvait auprès des résidents un véritable accompagnement.

Aujourd'hui seulement, maman évoque les raisons de sa sortie de l'Opus

Dei. Elle n'arrivait plus à suivre le rythme imposé. Ce départ l'a longtemps culpabilisée, elle croyait n'avoir pas été à la hauteur de son engagement, puisque d'autres avaient pu tenir.

J'ai pris contact avec l'Œuvre pour la première fois à l'occasion d'un camp de ski du club Fennecs de Paris, où maman m'avait envoyé. Le programme proposé était à la fois complet et attirant : aide à l'étude, jeux, cours de formation chrétienne, etc. Il y avait également des conférences sur des sujets culturels, historiques. On s'y amusait bien et l'encadrement était sympathique. Après le camp, je n'allai plus au club parce que c'était trop loin de la maison.

Un jour, un de mes cousins me prêta une trompette qu'il n'utilisait pas. Il ne

me restait qu'à apprendre à en jouer. Me souvenant que le club Fennecs proposait des activités musicales proches de la gratuité, je me décidai à y aller toutes les semaines. Emmanuel, le professeur de musique, se montrait très amical. J'avais quatorze ans, le fait qu'un jeune homme de vingt-trois ans s'intéresse à moi était particulièrement valorisant.

Au bout d'un an environ, Emmanuel proposa de changer l'heure du cours de musique pour que je puisse profiter des autres activités du centre, en particulier de la méditation dirigée par l'aumônier. Les horaires furent spécialement aménagés pour moi et je passais de plus en plus de temps au club, à profiter des activités religieuses. Le prêtre était passionnant. Il parlait de Jésus non comme d'un person-

nage historique, à la manière dont on évoquait Moïse à la messe ou Jules César à l'école, mais comme d'une personne vivante, avec laquelle on pouvait être en lien à chaque moment de sa vie. Les moniteurs, comme l'aumônier du club, vivaient en cohérence avec leur foi. Ici, le sens du sacré était palpable.

Le comportement des personnes du centre correspondait à ce que j'avais envie de vivre. Je ressentais là un engagement de chacun que je n'avais encore jamais rencontré. Le jeune aumônier scout, à qui j'avais demandé d'être mon directeur spirituel, ne prenait jamais l'initiative de nos discussions. Il répondait à mes questions mais ne me conseillait pas. Avec l'aumônier, j'ai vu la différence : c'était un intervenant chaleureux,

plein d'idées, qui m'encourageait dans ma lutte quotidienne, m'incitant au développement d'une vie spirituelle que lui-même manifestait au quotidien. Les solutions qu'il proposait pour y parvenir étaient plutôt radicales, cela me plaisait. Au club, il n'y avait pas de compromis : on était sérieux, on ne trichait pas, on vivait en accord avec ce que l'on disait.

Le centre offrait un encadrement de qualité. Mon professeur de musique, Emmanuel, était espagnol. Venu en France quatre ans plus tôt, il jouait de la flûte au conservatoire et avait remporté plusieurs concours. Décontracté, toujours souriant, il était un excellent compagnon que j'avais toujours plaisir à retrouver. L'abbé était âgé d'une quaran-

taine d'années. Sa vaste culture m'impressionnait. Plein d'humour, il suscitait une relation naturellement empreinte de chaleur et d'estime. J'avais la chance d'avoir trouvé un directeur spirituel solide et crédible.

J'approfondissais ma foi sans trop me poser de questions, cherchant davantage à la développer qu'à m'y confronter. J'essayais surtout de lutter contre mes tendances à la paresse et à la masturbation. Les filles ne m'intéressaient pas encore, ou plutôt, elles m'intimidaient.

Je ne m'interrogeais pas davantage sur la vie du centre, je ne me demandais pas d'où venaient les moniteurs du club, s'ils habitaient sur place, ni ce qu'ils faisaient le reste du temps. Cela ne m'intéressait pas. On ne parlait pas trop de l'Opus Dei

en tant que telle, en revanche saint Josémaria était cité en permanence. Il était la référence. On me fit lire son livre, *Chemin*. Concret, conquérant, radical et traditionnel, il m'a plu.

Un matin, Dominique, le directeur du club, m'a fait venir dans son bureau. Sans ambages, il m'a dit m'avoir observé depuis quelque temps et avoir décelé en moi une vocation de numéraire. J'étais abasourdi, jamais ne m'était venue à l'esprit une telle idée. Développant la sienne, il me proposa une vie consacrée. Tout en restant un chrétien ordinaire, je devrais m'efforcer de rapprocher mon entourage de Dieu. Pour y parvenir, l'Opus Dei m'apporterait son soutien

sous forme de direction spirituelle, de formation religieuse, etc.

Je ne voyais pas pourquoi il me proposait cela. Je ne me sentais absolument pas mûr pour une telle décision, de plus je n'en voyais pas l'intérêt : j'étais déjà un chrétien ordinaire au milieu du monde, recevant un soutien de la part de l'Opus Dei. En quoi devenir membre ajouterait-il quelque chose ? Le directeur me cita les mots du fondateur : « Les hommes sont comme des réverbères. Un homme ordinaire est un réverbère éteint, un membre de l'Opus Dei est un réverbère allumé. »

Voyant que je ne comprenais pas cette métaphore, il prononça ces mots qui allaient souvent m'être répétés par la suite : « Tu ne comprends pas pour le

moment parce que tu n'es pas assez formé. Tu comprendras plus tard. Aie confiance. » J'avais quinze ans. Je ne sus trop quoi dire et répondis que j'avais envisagé, un moment, de devenir bénédictin. Concluant l'entretien, le directeur me demanda de réfléchir à cette vocation de numéraire dont nous reparlerions ensemble.

La semaine suivante, et chaque fois que je venais au centre, Dominique me faisait appeler et me demandait des nouvelles. Il me réexpliquait ce qu'est un numéraire de l'Opus Dei. Il me disait que l'Église avait besoin de beaucoup d'ouvriers pour convertir la société, que trop peu de gens se consacrent à Dieu et qu'il fallait être généreux avec Lui, Lui donner tout ce que l'on possède. La gé-

nérosité revenait toujours, comme la marque de notre engagement.

Mes entretiens avec l'aumônier tournaient désormais presque exclusivement autour de ma vocation. Bien que cette idée ne dépassât pas pour moi le cadre de ces conversations, tous deux m'invitaient chaque fois à prier pour que Dieu m'éclaire.

Je n'ai pas sollicité d'avis extérieur car ils m'en dissuadèrent, arguant du fait que les prêtres diocésains ne connaissent pas bien l'Opus Dei, qu'ils ne seraient pas aptes à me conseiller. Ils répétaient aussi que, s'agissant là d'une question toute personnelle, relevant de la vie intérieure, personne n'avait à décider pour moi, et que d'ailleurs rien ne m'obligeait à en parler à mes parents.

Je partis en vacances à Denver avec le club pour les JMJ en 1993. Avant le départ, Dominique m'avait à nouveau incité à réfléchir à ma vocation. Ce sujet m'était complètement sorti de l'esprit et, quand à mon retour il voulut savoir si j'avais un peu avancé, je dus rapidement inventer une réponse afin de ne pas le décevoir.

Le sujet revenait en permanence sur le tapis. Au bout de six mois, j'avais vraiment envie que ma vocation se révèle une bonne fois pour toutes ! Lors d'une retraite de trois jours organisée par l'Opus Dei, soudain, tout s'éclaira. De toute évidence, l'Œuvre représentait quelque chose d'important pour moi. Ma piété et mon environnement familial me montraient clairement le chemin.

Mon désir de mettre ma vie au service de Dieu trouvait ici une réponse : Dieu m'avait créé pour être numéraire.

Emmanuel avait participé spécialement à cette retraite pour accompagner ma réflexion, me donner des textes sur la vocation et répondre à mes questions. Quand je lui fis part de ma découverte, il fut aux anges. Il me dit qu'il ne me restait plus qu'à l'annoncer au directeur. Il m'a aussi prévenu que Dominique me mettrait à l'épreuve pour vérifier la solidité de ma vocation. Je devais donc rester ferme et ne pas me décourager. En réalité, Dominique m'a seulement recommandé de prier et m'a invité à revenir trois jours plus tard pour rédiger une demande d'admission. J'avais seize ans.

Lorsque j'eus écrit cette lettre, Dominique et tous les moniteurs du centre m'entourèrent pour me féliciter. Ils me déclarèrent membre de l'Opus Dei et m'informèrent des usages. Il me fallait dorénavant dire « notre Père » au lieu de « Josémaria », « le Père » en parlant du prélat, saluer les membres de l'Opus Dei d'un « *Pax* » auquel il serait répondu « *In aeternum* ».

Je voulus confier à Emmanuel ma joie d'avoir progressé dans ma prière. Il me répondit qu'il n'était pas mon directeur spirituel et que je ne devais parler de ma vie intérieure qu'avec ce dernier. Ce fut pour moi comme une douche glacée. J'avais l'impression que le fait d'être devenu numéraire, plutôt que de nous rapprocher, créait une distance...

Le centre allait devenir ma maison, j'étais invité à m'y sentir comme chez moi. Il me fut précisé que, n'étant pas majeur, je n'étais pas encore pleinement membre de l'Opus Dei, mais que cela n'avait aucune importance puisque ma vocation, n'est-ce pas, était à vie.

Pour fêter mon admission, Dominique m'invita à boire un chocolat, ma tante, numéraire, m'offrit un goûter. Dix-huit mois plus tard, une brève cérémonie dans l'oratoire du centre marqua le renouvellement de mon engagement, conformément aux statuts de l'Œuvre.

Officiellement, l'Œuvre n'accueille pas de mineurs. Dans la pratique, j'en suis la preuve, la demande d'admission peut s'effectuer dès l'âge de quatorze ans et demi, et cette demande est vécue comme

un engagement pour la vie. Pour autant, il s'agit seulement d'une déclaration d'intention, les membres étant des laïcs.

Mon engagement me procura aussitôt un immense soulagement. Finis les doutes ! Et j'étais davantage entouré, les numéraires se montraient chaleureux, les directeurs, attentifs.

Avant mon entrée à l'Œuvre, on m'avait dit que mes activités resteraient compatibles avec ma vocation. Je dus cependant renoncer au scoutisme, car il me prenait du temps et que je devais en passer le plus possible au club. L'année suivante je dus arrêter aussi le rugby.

En 1995, peu avant mon bac de français, Dominique me convoqua dans son bureau et m'annonça que le prélat me

proposait de participer au développement de l'Opus Dei en Pologne. Nous étions au mois de juin, il me faudrait donc envisager d'effectuer la prochaine année scolaire à Varsovie. Je serais logé dans une résidence habitée par une dizaine d'étudiants et cinq numéraires. Si je ne m'y plaisais pas, j'aurais toujours la possibilité de revenir. Quelle aventure ! Il ne m'est même pas venu à l'idée de refuser.

De retour à la maison, je me suis jeté sur l'encyclopédie pour en apprendre un peu plus sur la Pologne. Après le dîner, j'ai demandé à maman la permission de partir. Ce fut un choc. Mais elle m'a toujours laissé beaucoup de liberté dans la prise de mes responsabilités. En outre, accordant une confiance aveugle à

l'Opus Dei, elle était fière que son fils ait été choisi pour aller évangéliser un autre pays. Elle accepta donc ce sacrifice d'emblée, bien que vivant à ce moment-là une période douloureuse, un an après la mort de papa, et deux mois après la mort de sa mère.

En revanche, mon départ fut pénible pour mon frère et mes sœurs.

L'aventure polonaise

Je me rappelle encore ce moment où j'avancais seul sur la rampe qui menait à l'avion, un aller simple en poche. Je me sentais comme les acteurs du film *Apollo 13*, quand les pilotes montent dans la fusée spatiale. J'étais confiant, sachant que je serais accueilli dans un centre de l'Œuvre et que je pourrais suivre ma terminale au lycée français. En outre, j'étais heureux de quitter la maison, fier de prendre mon indépendance.

Juste après avoir atterri à Varsovie, je fus harponné par une dizaine de chauffeurs de taxi. J'attendis, espérant être repéré par mes nouveaux compagnons. Conséquence d'une erreur de traduction, le comité d'accueil cherchait un grand blond. Je suis petit et brun... Un quart d'heure plus tard, dans l'aéroport devenu désert, je finis tout de même par être récupéré et conduit au centre où Nicolas, le directeur espagnol, Mariusz, le premier numéraire polonais, et Yaroslaw, un numéraire américain d'origine polonaise, m'accueillirent. Il était 23 heures. Naïvement, j'avais imaginé que l'arrivée d'un petit Français serait un événement, que l'ensemble de la communauté serait prévenu et m'attendrait. Mais non. La moitié des résidents l'igno-

raient, et les autres étaient déjà couchés. Je ne fis leur connaissance que le lendemain au petit déjeuner, au cours duquel on m'interrogea poliment sur la Révolution française et la Commune de Paris...

Les chambres de la résidence étaient prévues pour trois ou cinq personnes, avec salles de bains communes. On m'a montré mon lit, mon armoire et mon étagère.

Nous étions dix-huit en tout, numéraires et garçons non membres de l'Œuvre. Nous formions une communauté chaleureuse et sympathique, mes compagnons m'encourageaient et corrigeaient mes erreurs de langue.

Lors de notre premier entretien, le directeur me communiqua l'emploi du

temps, commun à tous les centres du monde.

Le réveil a lieu à 5 h 50. Certains se lèvent plus tôt pour faire de la gymnastique ou aller courir. Quarante minutes sont prévues pour la toilette à l'issue de laquelle on se rend à l'oratoire pour la prière et la messe. La prière dure trente minutes. Quelqu'un lit à voix haute *Méditations*, un livre du fondateur réservé aux membres de l'Opus Dei, qui commente l'Évangile.

Après la messe, le directeur surveille le temps réglementaire de l'action de grâce. Elle doit durer dix minutes. Il est parfois difficile de rester assis à l'oratoire alors qu'il ne reste que deux minutes pour le petit déjeuner ou que l'on risque de rater l'autobus. Ces dix minutes sont cepen-

dant obligatoires. On peut ensuite partir en courant dans sa chambre, jeter veste et cravate, redescendre rapidement à la salle à manger, avaler quelque chose. Après quoi, chacun peut vaquer à ses occupations.

À l'heure du repas, tout le monde attend à la porte de la salle à manger. Seul le directeur a le droit de l'ouvrir. Chacun prend place. Le directeur agite une petite cloche pour obtenir le silence et quelqu'un récite alors le bénédicité. Le directeur regarde encore sa montre : le déjeuner et le dîner durent trente minutes. On est tenu de rester ce temps à table, que l'on ait terminé son repas ou non. À part durant les camps d'été, je n'avais jamais vécu dans un

centre, je ne connaissais donc pas ce règlement.

J'utilisais déjà le cilice et les disciplines¹ au club Fennecs. Il m'était en revanche interdit de les emporter à la maison, de crainte que mes parents ne les découvrent. Au début, le cilice fait très mal, au point qu'il est difficile de ne pas boiter, et surtout de s'asseoir. Avec le temps, on y devient moins sensible. Ceux qui ont la peau délicate gardent des traces qu'ils doivent soigneusement cacher, surtout à la piscine ! Si quelqu'un nous interrogeait sur ces blessures, il fallait inventer une explication. De la même manière, on nous demandait de mentir à nos parents

1. Cilice : sorte de bracelet en fer avec des pointes. Disciplines : petits fouets en corde. Instruments de mortification répandus dans les milieux monastiques d'antan.

et à notre entourage, sous couvert d'un devoir de réserve : nous nous devons d'être des chrétiens ordinaires dans le monde.